

en ce moment que la France qui puisse les délivrer de cette inquiétude. Le système de l'équilibre ordonne donc que la cour de Versailles augmente ses forces navales, d'autant plus qu'elle ne le peut sans diminuer ses forces de terre : alors son influence, partagée entre les deux élémens, ne sera plus redoutable sur aucun qu'à ceux qui voudraient en troubler l'harmonie.

Et puisse, avant que je meure, cette grande révolution, déjà commencée, s'achever à la suite de quelques-unes des réformes que j'ai indiquées ! Alors j'aurai obtenu la véritable récompense de mes veilles. Alors je m'écrierai : Ce n'est donc pas en vain que j'ai observé, réfléchi, travaillé. Alors je m'adresserai au ciel, et je lui dirai : « A présent tu peux disposer de moi, car mes yeux ont vu la splendeur de mon pays, et la liberté des mers restituée à toutes les nations. »

LIVRE QUATORZIÈME.

ÉTABLISSEMENS DES ANGLAIS DANS LES ÎLES DE L'AMÉRIQUE.

UN nouvel ordre de choses va se présenter à nos regards. L'Angleterre est, dans l'histoire moderne, la contrée des grands phénomènes politiques. C'est là qu'on a vu la liberté le plus violemment aux prises avec le despotisme, tantôt foulée sous ses pieds, et tantôt l'écrasant à son tour. C'est là qu'elle a fini par triompher, et que, jusqu'au fanatisme de religion, tout a concouru à son triomphe. C'est là qu'un roi, traîné juridiquement sur l'échafaud, et qu'un autre, déposé avec toute sa race par un arrêt de la nation, ont donné une grande leçon à la terre. C'est là qu'au milieu des convulsions civiles, et dans les intervalles d'un calme momentané, on a vu les sciences exactes et profondes portées le plus loin ; les esprits s'accoutumer à raisonner, à réfléchir, à s'occuper surtout du gouvernement. C'est là enfin qu'après de longues et violentes secousses, s'est formée cette constitution, sinon parfaite, sinon exempte d'inconvéniens, du moins la plus heureusement assortie à la situation du pays, la plus favorable à son commerce, la plus propre à développer le génie, l'éloquence, toutes les facultés de l'esprit humain ;

la seule peut-être où, depuis que l'homme vit en société, les lois lui aient assuré sa dignité, sa liberté personnelle, sa liberté de penser; où elles l'aient fait, en un mot, citoyen, c'est-à-dire partie constituante et intégrante de l'état et de la nation.

i.
Quel était
l'état de
l'Angleterre
lorsqu'elle
commença à
former des
établisse-
mens dans
les îles de
l'Amérique.

L'Angleterre n'avait pas encore donné au monde ce grand spectacle lorsqu'elle commença ses établissemens dans l'archipel de l'Amérique. Son agriculture n'embrassait alors ni le lin, ni le chanvre. Les tentatives qu'on avait faites pour élever des mûriers et des vers à soie n'avaient pas été heureuses. Tous les soins du laboureur étaient tournés vers la multiplication des blés, qui, malgré le goût de la nation pour la vie champêtre, suffisaient rarement à la subsistance du royaume. Une grande partie de ses greniers étaient approvisionnés par les champs qui bordent la mer Baltique.

L'industrie était encore moins avancée que l'agriculture. Elle se réduisait à des ouvrages de laine. On les avait multipliés depuis quelques années que l'exportation de la matière première était défendue: mais un peuple insulaire, qui semblait ne travailler que pour lui, n'avait pas su donner à ses étoffes les agrémens du luxe que le goût imagine pour le débit et la consommation. Elles allaient recevoir la teinture et le lustre en Flandre, d'où elles circulaient dans toute l'Europe, et repassaient même en Angleterre.

La navigation occupait à peine dix mille matelots. Ils étaient au service des compagnies exclusives, qui s'étaient emparées de toutes les branches de commerce, sans en excepter celle des draps, dont les autres ensemble ne formaient qu'un dixième dans la masse des richesses vénales de la nation. Celles-ci se trouvaient ainsi concentrées dans les mains de trois ou quatre cents personnes qui s'accordaient pour fixer à leur profit le prix des marchandises, soit à l'entrée, soit à la sortie du royaume. Le privilège de ces monopoles s'exerçait dans la capitale, où la cour vendait les provinces. Londres seul avait six fois plus de vaisseaux que tous les ports de l'Angleterre.

Le revenu public n'était pas, ne pouvait pas être fort considérable. Il était en ferme; méthode ruineuse qui a précédé la régie dans tous les états, et qui ne s'est perpétuée que dans les gouvernemens absolus. La dépense était proportionnée à la modicité du fisc. La flotte n'était pas nombreuse, et les bâtimens qui la composaient étaient si faibles, qu'au besoin, les navires marchands étaient convertis en vaisseaux de guerre. Cent soixante mille hommes de milice, qui composaient les forces nationales, étaient armés en temps de guerre. Jamais on ne voyait de troupes sur pied durant la paix; et le prince même n'avait point de garde.

Avec des moyens si bornés au-dedans, la nation ne devait guère s'étendre par des colonies.

Cependant elle en fonda qui jetèrent de profondes racines de prospérité. Ces établissemens dûrent leur origine à des événemens dont la cause avait des sources bien éloignées dans le passé.

ii.
Causes qui
hâtèrent la
population
de: îles
anglaises.

Quand on connaît l'histoire et la marche du gouvernement anglais, on sait que l'autorité royale ne fut long-temps balancée que par un petit nombre de grands propriétaires appelés barons. Ils opprimaient continuellement le peuple, dont la plus grande partie était avilie par l'esclavage; et ils luttaient sans cesse contre la couronne, avec plus ou moins de succès, suivant le caractère des chefs et le hasard des circonstances. Ces querelles politiques faisaient verser des torrens de sang.

Le royaume était épuisé par des guerres intestines de deux cents ans, lorsque Henri VII en prit les rênes au sortir d'un champ de bataille où la nation, divisée en deux camps, avait combattu pour se donner un maître. Ce prince habile profita de la lassitude où de longues calamités avaient laissé ses sujets pour étendre l'autorité royale, dont l'anarchie du gouvernement féodal n'avait jamais pu fixer les limites en les resserrant sans cesse. Il était secondé dans cette entreprise par la faction qui lui avait mis la couronne sur la tête, et qui, étant la moins nombreuse, ne pouvait espérer de se maintenir dans les principaux emplois où elle se voyait élevée qu'en appuyant l'ambition de son chef. On donna de la

solidité à ce plan en autorisant pour la première fois la noblesse à aliéner ses terres. Cette faveur dangereuse, jointe à l'attrait du luxe qui perçait en Europe, produisit une grande révolution dans les fortunes. Les fiefs immenses des barons se dissipèrent par degrés, et les possessions des communes s'étendirent.

Les droits qui suivent les terres s'étant divisés avec les propriétés, il n'en fut que plus difficile de réunir les volontés et les forces de plusieurs contre l'autorité d'un seul. Les monarques profitèrent de cette époque favorable à leur agrandissement pour gouverner sans obstacle et sans contradiction. Les seigneurs déchus craignirent un pouvoir qu'ils avaient renforcé de toutes leurs pertes. Les communes se crurent assez honorées d'imposer les taxes nationales. Le peuple un peu soulagé de son joug par ce léger mouvement dans la constitution, toujours borné dans l'étroite enceinte de ses idées, au soin de ses affaires ou de ses travaux, était dégoûté des séditions par le dégât et les misères qui l'en punissaient. Ainsi, lorsque les yeux de la nation cherchaient le souverain pouvoir qui s'était égaré dans la confusion des guerres civiles, le monarque seul arrêta tous les regards. La majesté du trône, qui concentrait sur lui toute sa splendeur, semblait la source de l'autorité dont elle ne devait être que le signe visible et l'organe permanent.

Telle était la situation de l'Angleterre lorsque

Jacques 1^{er} y fut appelé d'Écosse comme seul héritier de deux royaumes que son avènement réunit sous la même main. Une noblesse inquiète, agitant de ses fureurs ses barbares vassaux, avait mis le trouble et le feu des séditions dans ces montagnes du nord qui partageaient l'île en deux états. Le monarque avait pris dès son enfance autant d'éloignement pour l'autorité limitée que le peuple avait conçu d'horreur pour le despotisme de la monarchie absolue. Celle-ci régnait dans toute l'Europe. Égal des autres souverains, comment le nouveau roi n'aurait-il pas ambitionné le même pouvoir ? Ses prédécesseurs en avaient joui depuis un siècle ; en Angleterre même. Mais il ne voyait pas que c'était un bonheur dont ils avaient été redevables à l'habileté de leur politique, ou à la faveur des conjonctures. Ce prince théologien, croyant tenir tout de Dieu, rien des hommes, voyait en lui seul l'esprit de raison, de sagesse, de conseil, et semblait s'attribuer l'infailibilité que la réformation, dont il suivait les dogmes sans les aimer, avait ôtée aux papes. Ces faux principes, qui feraient du gouvernement un mystère de religion, d'autant plus révoltant qu'il porterait à la fois sur les opinions, sur les volontés et sur les actions, s'étaient si fort enracinés dans son esprit, avec tous les autres préjugés d'une mauvaise éducation, qu'il ne pensait pas même à les appuyer d'aucune des ressources humaines, de la prudence ou de la force.

Rien ne s'accordait moins que ce système avec la disposition générale des esprits : tout s'agitait au-dedans et au-dehors. La naissance de l'Amérique avait hâté la maturité de l'Europe. La navigation embrassait le globe entier. La communication entre les peuples allait être le fléau des préjugés : elle ouvrait une porte à l'industrie et aux lumières. Les arts mécaniques et libéraux s'étendaient, et marchaient à leur perfection par le luxe. La littérature prenait les ornemens du goût. Les sciences acquéraient la solidité que donne l'esprit calculateur du commerce. La politique agrandissait la sphère de ses vues. Cette fermentation universelle élevait, exaltait les idées des hommes. Bientôt tous les corps qui formaient le colosse monstrueux du gouvernement gothique, endormis depuis plusieurs siècles dans la léthargie de l'ignorance, commencèrent de toutes parts à se remuer, à former des entreprises. Dans le continent, où le prétexte de la discipline avait enfanté des armées mercenaires, la plupart des princes acquirent une autorité sans bornes, opprimant leurs peuples par la force ou par l'intrigue. En Angleterre, l'amour de la liberté, si naturel à l'homme qui se sent ou qui pense, excité dans le peuple par les novateurs en matière de religion, réveillé dans les esprits cultivés par un commerce familier avec les grands écrivains de l'antiquité, qui puisèrent dans la démocratie le sublime de la raison et du sentiment, cet amour

de la liberté alluma dans les cœurs généreux la haine excessive d'une autorité sans limites. L'ascendant que sut prendre et conserver Elisabeth, par une prospérité de quarante ans, retint cette inquiétude, ou la détourna vers des entreprises utiles à l'état. Mais on ne vit pas plus tôt une branche étrangère sur le trône, et le sceptre dans les mains d'un monarque peu redoutable par la violence même de ses prétentions, que la nation revendiqua ses droits et conçut l'ambition de se gouverner.

Alors éclatèrent des disputes vives entre la cour et le parlement. Les deux pouvoirs semblaient essayer leurs forces en se choquant continuellement. Le prince prétendait qu'on lui devait une obéissance purement passive, et que les assemblées nationales ne servaient que d'ornement, et non de base à la constitution. Les citoyens réclamaient avec chaleur contre ces principes, toujours faibles dès qu'ils sont discutés, et soutenaient que le peuple faisait l'essence du gouvernement, autant et plus que le monarque. L'un est la matière, l'autre la forme. Or la matière peut et doit changer de forme pour sa conservation. La loi suprême est le salut du peuple, et non du prince. Le roi peut mourir, la monarchie périr, et la société subsister sans monarque et sans trône. Ainsi raisonnaient les Anglais dès l'aurore de la liberté. On se chicanait, on se contrariait, on se menaçait. Jacques finit sa carrière au milieu de

ces débats, laissant à son fils ses droits à discuter, avec la résolution de les étendre.

L'expérience de tous les âges a prouvé que la tranquillité qui naît du pouvoir absolu refroidit les esprits, abat le courage, rétrécit le génie, jette une nation entière dans une léthargie universelle. Mais exposons les degrés successifs de cette misère, et que les peuples connaissent le profond anéantissement dans lequel ils croupissent, ou dont ils sont menacés.

Au moment où s'est élevé au centre d'une nation le grand fantôme sur lequel on ne porte ses regards qu'en tremblant, les sujets se partagent en deux classes. Les uns s'éloignent par crainte, les autres s'approchent par ambition, et ceux-ci se promettent la sécurité dans la conscience de leur bassesse. Ils forment entre le despote et le reste de la nation un ordre de tyrans subalternes, non moins ombrageux et plus cruels que leur maître. Ils n'ont à la bouche que ces mots : Le roi ; le roi l'a dit ; le roi le veut ; j'ai vu le roi ; j'ai soupé avec le roi ; c'est l'intention du roi. Ces mots sont toujours écoutés avec étonnement, et finissent par être pris pour des ordres souverains. S'il reste quelque énergie, c'est dans le militaire, qui sent toute son importance, et qui n'en devient que plus insolent. Et le prêtre, quel rôle joue-t-il ? Favorisé, il achève d'abrutir les peuples par son exemple et par ses discours. Négligé, il prend de l'humeur, il devient factieux,

et cherche un fanatique qui se dévoue. Partout où il n'y a ni lois fixes , ni justice , ni formes constantes , ni propriétés réelles , le magistrat est peu de chose , ou n'est rien ; il attend un signe pour être ce qu'on voudra. Le grand seigneur rampe devant le prince , et le peuple rampe devant le grand seigneur. La dignité naturelle de l'homme s'est éclipée. Il n'a pas la moindre idée de ses droits. Autour du despote , de ses suppôts , de ses favoris , les sujets sont foulés aux pieds avec la même inadvertance que nous écrasons les insectes qui fourmillent dans la poussière de nos campagnes. La morale est corrompue. Il vient un moment où les vexations les plus criantes , les attentats les plus inouïs ont perdu leur caractère d'atrocité et cessent de révolter. Celui qui prononcerait les noms de vertu , de patriotisme , d'équité , ne serait qu'une tête exaltée , expression qui décele toujours une indulgence abjecte pour des désordres dont on profite. La masse de la nation devient dissolue et superstitieuse : car le despotisme ne peut ni s'établir sans l'entremise , ni se soutenir sans l'étaï de la superstition ; car la servitude conduit à la débauche , qui console et qui n'est jamais réprimée. Les hommes instruits , quand il en reste , ont des vues , font la cour aux grands et professent la religion politique. La tyrannie menant à sa suite l'espionnage et la délation , il y a des délateurs et des espions dans tous les états , sans en excepter les plus distingués.

La moindre indiscretion prenant la teinte du crime de lèse-majesté , les ennemis sont très-dangereux , et les amis deviennent suspects. On pense peu , on ne parle point , et l'on craint de raisonner. On s'effraie de ses propres idées. Le philosophe retient sa pensée , comme le riche cache sa fortune. La vie la plus sage est la vie la plus ignorée. La méfiance et la terreur forment la base des mœurs générales. Les citoyens s'isolent , et toute une nation devient mélancolique , pusillanime , stupide et muette. Voilà les chaînes , les symptômes funestes , ou l'échelle de misère sur laquelle chaque peuple connaîtra le degré de la sienne.

Si vous revenez sur les phénomènes qui précèdent , et que vous en imaginiez de contraires , ils vous indiqueront le mouvement des législations qui tendent à la liberté. Il est troublé ; il est rapide ; il est violent. C'est une fièvre plus ou moins forte , mais toujours convulsive. Tout annonce de la sédition , des meurtres. Tout fait trembler pour une dissolution générale ; et si le peuple n'est pas destiné au dernier malheur , c'est dans le sang que sa félicité renaît.

L'Angleterre l'éprouva dans les premiers temps de l'administration de Charles 1^{er} , moins pédant , mais aussi avide d'autorité que son père. La division commencée entre le roi et le parlement s'empara de toute la nation. La haute noblesse , celle du second ordre , qui était la plus riche ,

craignant de se voir confondue avec le vulgaire , embrassa le parti du monarque , dont elle recevait ce lustre emprunté , qu'elle lui rend toujours par une servitude volontaire et vénale. Comme ils possédaient encore la plupart des grandes terres , ils attachèrent à leur cause presque tous les peuples des campagnes , qui naturellement aiment le prince , parce qu'ils sentent qu'il doit les aimer. Londres et les villes considérables , à qui le gouvernement municipal donne un esprit républicain , se déclarèrent pour le parlement , entraînant avec elles les commerçans , qui , ne s'estimant pas moins que ceux de la Hollande , aspiraient à la liberté de cette démocratie.

Du sein de ces dissensions sortit la guerre civile la plus vive , la plus sanglante , la plus opiniâtre dont l'histoire ait conservé le souvenir. Jamais le caractère anglais ne s'était développé d'une manière si terrible. Chaque jour éclairait de nouvelles fureurs qu'on croyait poussées au dernier excès , et qui étaient effacées par d'autres encore plus atroces. Il semblait que la nation touchait à son dernier terme , et que tout Breton avait juré de s'ensevelir sous les ruines de sa patrie.

III.
Par quels
hommes
furent peuplées les îles
anglaises.

Dans l'embrasement universel , des esprits moins ardens cherchèrent un refuge paisible vers les îles de l'Amérique , dont la nation anglaise venait de s'emparer. La tranquillité qu'ils y trouvèrent multiplia les émigrations. A mesure que l'incendie gagnait la métropole , on vit les colo-

nies s'accroître et se peupler. Aux citoyens qui fuyaient les factions se joignirent bientôt les royalistes opprimés par les républicains , dont les armes avaient enfin prévalu.

Sur les traces des uns et des autres on vit passer au Nouveau-Monde ces hommes inquiets , pleins de feu , à qui de fortes passions donnent de grands désirs , inspirent des projets vastes , qui bravent les dangers , les hasards et les travaux , dont ils ne voient que deux issues , la mort ou la fortune ; qui ne connaissent que les extrémités de l'opulence ou de la misère : également propres à renverser ou à servir la patrie , à la dévaster ou à l'enrichir.

Les îles furent encore l'asile des négocians que le malheur de leurs affaires ou les poursuites de leurs créanciers avaient réduits à l'indigence et plongés dans l'oisiveté. Forcés de manquer à leurs engagements , cette disgrâce fut pour eux la route de la prospérité. Après quelques années , on les vit rentrer avec éclat , et monter à la plus haute considération dans les provinces d'où l'ignominie et un abandon universel les avaient bannis.

Cette ressource était encore plus nécessaire à de jeunes gens que la première effervescence de l'âge des plaisirs avait entraînés dans les excès de la débauche et du dérangement. S'ils n'eussent quitté leur pays , la honte et le décri , qui ne manquent jamais de flétrir l'âme , les auraient empêchés d'y recouvrer les bonnes mœurs et l'es-